



MÈRE MARÍA FÉLIX TORRES

FONDATRICE DE LA COMPAGNIE DU SAUVEUR

50^e Anniversaire de l'approbation canonique
1952-2002

Auteur : Compagnie du Sauveur

Madrid, janvier 2010



« Contempler la Sainte Vierge Marie, la première de la Compagnie du Sauveur à dire et à faire “Fiat!” en se donnant pleinement et parfaitement, pour toujours, à l’œuvre rédemptrice, au plan divin de la création surnaturelle ».

(M. María Félix, C.S.)

Image de “MATER SALVATORIS”,
vénérée dans tous les collèges de
la Compagnie du Sauveur.

Sculpture de R. Lapayese.

Le 2 février 1952, il y a plus de cinquante ans, les premières religieuses de la Compagnie du Sauveur faisaient leurs vœux perpétuels au cours de la Messe célébrée par l'Évêque de Barcelone, Mgr Gregorio Modrego Casás, à la chapelle du palais épiscopal.

Par leurs vœux, elles se consacraient définitivement au Christ pour servir l'Église dans un Institut religieux récemment fondé, la Compagnie du Sauveur, qui manifestait vigoureusement son charisme et sa spiritualité propres.

La naissance de la Compagnie, que nous célébrons aujourd'hui, a comme point central de son histoire un nom propre : Mère María Félix Torres. C'est pour cette raison qu'en souvenir du 50^e anniversaire de l'approbation canonique de la Congrégation, et en réponse aux souhaits de tant de personnes qui ont manifesté leur intérêt pour connaître un peu plus la vie de sa fondatrice, nous voulons offrir dans ces pages un résumé de la biographie de la Mère María Félix, décédée à Madrid avec réputation de sainteté, le 12 janvier 2001.

Celle qui sut répondre avec la totalité de son être à l'appel de Dieu Notre Seigneur, nous invite aujourd'hui, avec son exemple, à suivre avec générosité et fidélité les plans que Dieu a dans nos vies. Nous demandons donc à Dieu, à travers l'intercession de la très Sainte Vierge « Mater Salvatoris » : Que tout soit pour la plus grande gloire de Dieu.

Madrid, 2 février 2002, Solennité de la Présentation du Seigneur au temple.



COMPAGNIE DU SAUVEUR

« La Grande Sagesse et Bonté de Dieu, notre Créateur et Seigneur est celle qui doit conserver, guider et poursuivre cette petite Compagnie à son saint service..., de la même façon qu'il a daigné la commencer... »¹.

Lorsque Saint Ignace de Loyola écrivit les Constitutions de la Compagnie de Jésus, il était très conscient du fait que, en réalité, ce fut Dieu notre Seigneur qui suscita la fondation de cet ordre religieux qui a donné tant de saints à notre Mère l'Église. C'est pour cette raison qu'au moment de refléter dans un code le mode de vie que devraient avoir les jésuites, il voulut introduire un Prologue, en guise de portique, où serait expliqué avec clarté que l'origine de la Compagnie doit se chercher principalement en Dieu, car Il « veut que tous les hommes se sauvent et arrivent à la connaissance de la vérité »².

Le prologue des Constitutions de la Compagnie du Sauveur commence également avec les paroles de Saint Ignace. C'est ainsi que l'a voulu sa fondatrice, la Mère María Félix Torres. Celle qui se considérait un pauvre instrument au service de Dieu, rendait grâce au Seigneur pour la Compagnie, car c'était en fait Lui qui avait daigné l'inspirer.

¹ SAINT IGNACE DE LOYOLA, Const. S.J., Prologue

² 1Tm 2,4



Cinquante ans se sont déjà écoulés. La Compagnie du Sauveur vit aujourd'hui le charisme d'amour et de service au Christ dans l'Église que le Seigneur a accordé à la Mère Félix. Les notes suivantes, empruntées aux Constitutions qu'elle a écrites, nous aideront à mieux connaître l'esprit qui anime la Congrégation.

NOM PROPRE, NATURE ET MISSION

La Compagnie du Sauveur est un institut féminin, de droit pontifical, très marqué par son caractère « christocentrique », selon l'esprit ignacien.

L'Institut a comme devise « la plus grande gloire de Dieu », car en imitant le Christ et en union avec Lui, il est consacré à l'amour, à l'adoration, au service et au fidèle accomplissement de la volonté du Père Céleste.

Avec la ferme intention de faire du Christ le centre de leur vie et de leur amour, les religieuses de la Compagnie essaient de l'imiter, en s'occupant non seulement de leur salut et de leur perfection propres, mais aussi, avec la grâce de Dieu, en essayant d'aider au salut et à la perfection d'autrui.

SPIRITUALITÉ

Les religieuses de la Compagnie vivent la dévotion au Cœur de Jésus-Christ où la gloire de Dieu se manifeste pleinement et d'où jaillissent l'amour et les grâces qui sauvent le monde.

Elles aiment et vénèrent avec une tendresse spéciale, la Sainte Vierge Marie qui est Reine et Mère de la Compagnie, sous l'invocation très douce de « Mater Salvatoris ».

Les caractéristiques de leur esprit sont :

- *Se distinguer* par l'adhésion, par l'amour et par le service



au Saint Père. En conséquence, les filles de la Compagnie du Sauveur font un vœu explicite d'obéissance au Souverain Pontife.

- Se *distinguer* par la dévotion et l'amour à Saint Ignace de Loyola que la Compagnie invoque comme père et patron. L'Institut a toujours considéré le Sommaire des Constitutions de la Compagnie de Jésus, comme sa propre Règle primitive et inspiratrice.

VIE ECCLESIALE

Les religieuses de la Compagnie sont particulièrement unies à l'Église et à son mystère, à cause de la profession religieuse et du charisme propre de l'Institut ; en conséquence, non seulement chaque religieuse individuellement fera l'effort de « sentir en l'Église », mais la Compagnie toute entière se consacre à son service.

VIE APOSTOLIQUE

L'activité spécifique propre au charisme de la Compagnie, c'est d'instruire et de former dans la doctrine catholique ainsi que dans les principes sociaux de l'Église, les petites et jeunes filles, très spécialement les universitaires, en n'importe quelle partie du monde.



MÈRE MARÍA FÉLIX TORRES

I. NAISSANCE ET ENFANCE

« Connaître l'histoire c'est connaître l'homme » dit-on. Et c'est vrai d'une certaine façon, puisque la vie d'une personne est toujours marquée par les circonstances historiques qui l'entourent, étant donné que celles-ci contribuent à forger sa personnalité.

Le monde dans lequel la Mère a eu à vivre était sans doute un monde en mutation. María Félix est née le 25 août 1907, à l'orée du XX^e siècle, lorsque l'illusion ainsi que l'espoir dans les possibilités de l'homme n'étaient pas encore épuisés : les progrès de la technique, le bien-être économique dont jouissaient les classes aisées, les passionnants mouvements artistiques et littéraires, les problèmes existentiels et religieux... L'Europe vivait une vraie « accélération de l'histoire », et les transformations sociales se réalisaient à un rythme vertigineux.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'importance de la famille dans le développement de la personnalité. Tant il est vrai qu'on pourrait peut-être dire que l'hérédité génétique n'est pas aussi importante pour un enfant que l'éducation et l'exemple reçus de ses parents. Dans le cas de María Félix, la figure du chef de famille exercera une influence notable durant toute sa vie.



Collégiale Saint-Vincent d'Albelda

Monsieur Ramón Félix Surigué (1882-1942) était un homme en avance sur son temps. Son origine modeste ne l'empêcha pas de suivre par correspondance les études d'ingénieur à « La Escuela Cervera de Valencia » et il s'est toujours soucié de cultiver son esprit avec de bonnes lectures.

Il travaillait comme ingénieur civil lorsqu'il connut celle qui deviendra sa femme, Florentina Torres Fumás (1889-

1973), benjamine d'une des familles aisées de la Villa d'Albelda, dans la province de Huesca. Elle était le parfait contrepoids. Elevée dans l'amour des valeurs traditionnelles, elle était, malgré sa jeunesse, très consciente de l'importance de son rôle de mère de famille.

María Félix a toujours eu une vraie vénération pour son père. Le fait d'être l'unique fille parmi les quatre enfants qui ont survécu du ménage Félix-Torres, ne fut pas un obstacle pour qu'elle reçût une éducation de qualité. M. Ramón était de l'avis que le meilleur héritage qu'il pouvait transmettre à ses enfants, était celui d'une formation solide, humaine et académique et ne négligea pas cet aspect pour son unique fille.



Maison où María habita à Seira



Les premières années de son enfance se sont déroulées paisiblement entre la Villa d'Albelda (Huesca), où elle naquit et reçut le baptême, et la colonie de Seira, dans les Pyrénées Aragonaises, où ils déménagèrent à cause du travail du père. María n'avait que cinq ans d'âge. L'ingénieur Ramón Félix, chargé de la construction du barrage de Santa María de la Peña, jouissait d'un rang privilégié dans la paisible vie sociale de la zone.



María Félix à l'âge de 11 ans

Mais au cœur de cette simplicité et normalité de sa vie, María Félix se distinguait. Elle se distinguait par son intelligence : en peu d'années, la maîtresse de l'école du village découvrit qu'elle n'avait pas plus à apprendre à cette fillette éveillée qui lit tout livre qui était à portée de sa main. Un professeur de Mathématiques à l'université, ami de M. Ramón, lui conseillera vivement d'envoyer sa fille à Lérida pour qu'elle puisse obtenir le baccalauréat. Elle se distinguait également, sans aucun doute, par l'influence qu'elle exerçait sur ses compagnons de jeu qu'elle dirigeait malgré son jeune âge.

Et elle se distinguait finalement, même si c'était quelque chose de moins remarquable, par une fine sensibilité pour les choses de Dieu.

Le meilleur exemple nous le trouvons le jour de sa première communion. La catéchèse fut intense ; María dévorait les paroles du prêtre, qui insistait sur l'importance de ne pas se laisser distraire par les détails qui accompagnent la célébration. Avec beaucoup de simplicité, dans un langage que les fillettes pouvaient comprendre, il leur dit qu'elles ne devaient pas être vaniteuses, que ce serait dommage de passer leur



temps à contempler combien leur seyait la robe, oubliant Jésus qu'elles allaient recevoir pour la première fois.

Ceci l'a marquée. A cause de cela, chaque fois qu'elle allait avec sa mère chez la couturière, pour essayer la robe, elle fermait fortement les yeux pour ne rien voir, et se répétait : « Il ne faut pas être vaniteuse ». Cependant, à un moment donné, la curiosité a eu le dessus sur ses forces, et elle ouvrit les yeux. Quelques minutes après, María courrait au confessionnal pour demander pardon au Seigneur de tout son cœur.

Il serait facile de juger exagéré ce genre de réactions. Mais peut-être devrions-nous penser qu'une conscience délicate signifie une plus grande capacité d'amour, et c'est un don de Dieu que María a sans doute reçu et conservé toute sa vie.

Car, d'après ce qu'elle-même a écrit dans ses notes personnelles :

« J'avais une énorme capacité d'AIMER et de me sacrifier pour ceux que j'aimais ; une capacité que l'on n'attribue pas aux enfants et que l'on devrait tenir en compte, pour leur bien. Lorsque j'aimais je ne demandais rien en échange, je me donnais toute entière. C'est ainsi que Dieu m'a faite, de nature, pour me forcer à l'aimer avec beaucoup de générosité... Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour faire comprendre que la sollicitude morale envers les enfants devrait surpasser encore la sollicitude matérielle! ».

Ces lignes reflètent clairement sa vocation d'éducatrice chrétienne. Le Seigneur notre Dieu lui accorda une sensibilité spéciale pour connaître les cœurs des enfants. La Mère María Félix était une pédagogue née. Elle avait le rare don de savoir élever avec une fermeté délicate, étant exigeante et compréhensive en même temps, pour apprendre aux jeunes le chemin du vrai dévouement qui a toujours besoin d'effort et d'abnégation. La Mère avait un cœur fait pour aimer, et parce qu'elle aimait beaucoup, elle pouvait et savait beaucoup exiger.



II. ADOLESCENCE ET JEUNESSE

BACCALAUREAT À LÉRIDA. SA CONVERSION

L'année scolaire 1921-1922, María Félix vient de célébrer ses 14 ans et elle déménage à Lérida pour suivre les trois dernières années du Baccalauréat, au Lycée de second cycle de la ville. Elle vit en pension au collège de la Compagnie de Marie. Là, la simplicité ainsi que l'austérité de vie des religieuses ont eu un grand impact sur elle.

Sa vie de piété se développe à l'internat. Dans ses mains tombent des livres dont les auteurs ajoutaient à leurs noms les sigles « S.J. », c'est-à-dire, « Societatis Jesu » (Compagnie de Jésus). Quand bien même elle ignorait la signification de ces sigles, elle préférait les livres « S.J. » aux autres livres, et elle les lisait avec avidité. C'était la façon douce qu'avait le Seigneur de la conduire à travers les fils au père Saint Ignace de Loyola.

La vraie rencontre avec Saint Ignace – et, à travers lui, avec le Christ – elle l'aura à l'occasion d'une retraite spirituelle dirigée par un père jésuite au pensionnat.



Là le Seigneur lui accordera « une grande grâce ». À sa conversion et toute sa vie durant, ce fut Dieu qui prit l'initiative. Nous transcrivons ses propres mots :



Lérida, septembre 1921

« Je suis arrivée devant le Reposoir, je me suis agenouillée sur le prie-Dieu, j'ai levé les yeux vers l'Autel et j'ai vu une flamme immense qui brûlait d'une clarté et d'une douceur qui me remplirent d'une douceur ineffable. J'ouvris bien les yeux, je voulais bien m'assurer... Mais cette flamme sans contours, dorée et lumineuse, fixe et pénétrante dans mon esprit, n'était pas un feu de la terre, c'était un feu céleste qui brûlait mon âme ».

Ce jeudi Saint de 1922 María se consacre à Dieu.

« En toute connaissance, avec une lumière extraordinaire sur ce que je faisais, irrésistible et très doucement attirée par le Seigneur, je lui fis l'offrande de moi-même pour toujours... ».

Elle a quatorze ans à peine, mais c'est étonnant qu'elle affirme avec conviction :

« Je suis à Lui pleinement et consciemment pour toujours ».

Cette retraite spirituelle marque, dans la vie de María, le passage de l'enfance à la jeunesse. Quand nous observons les photos de cette époque là, on est surpris de remarquer que la seule chose que désirait cette jeune fille aux longues tresses et au regard profond, était de se consacrer à Dieu totalement et pour toujours.

Chaque année elle retourne à Seira pour jouir des vacances en compagnie de sa famille. Les jeux avec ses frères dans la neige, les



blagues et la joie familiale ont caché à tout le monde le changement profond qui s'était produit en elle.

L'été 1924 fut décisif pour María, qui, pour la première fois montre avec ses œuvres le désir de porter Dieu à tous ceux qui l'entourent. Elle se sent appelée, elle en est sûre. À cause de cela, quand ses parents l'interrogent, préoccupés par l'étrange changement survenu en leur fille (elle priait longuement, rassemblait tous les enfants du village pour leur enseigner le catéchisme, etc.) María répond fermement qu'elle veut être religieuse.

Mais elle est encore mineure, et ses parents exigent d'elle l'obtention d'un diplôme universitaire, avant de prendre une décision définitive. M. et Mme Félix optent pour les études de médecine parce que c'était la plus longue à l'époque. Et ils le lui font savoir.



Avec ses frères José et Ramón

L'UNIVERSITÉ (1924-1929)

Elle commence ainsi une nouvelle étape de sa vie, marquée par son passage à l'université. María n'a suivi qu'un cours de médecine à Barcelone ; en 1925 elle déménage à Saragosse pour étudier les sciences chimiques.

La faculté de chimie à Saragosse jouissait d'un très grand prestige au début du siècle grâce à des professeurs magnifiques, comme Rocasolano, Savirón ou Rius, qui ont su élever le niveau académique avec des classes vraiment dynamiques. Ce n'est pas en vain que la



María à l'université

Chimie était considérée comme « le métier du futur ».

La présence des femmes dans les salles d'université était également une nouveauté, seulement trois élèves-filles! Parmi elles, María fut la seule à obtenir la licence en 1930.

Pendant ses années universitaires, à Barcelone comme à Saragosse, elle a participé activement aux activités de l'Action Catholique et de toutes sortes d'œuvres apostoliques, car non seulement elle se rendait dans les banlieues pauvres de la ville pour enseigner le catéchisme et pour essayer d'élever le niveau culturel de ceux qui le voulaient, mais elle encourageait aussi

la piété de ses compagnons qui l'estimaient beaucoup. Les amis de son frère Ángel disaient à son sujet qu'elle était la personne la plus délicieuse qu'ils connaissaient.

Ses directeurs spirituels (qui étaient jésuites, tant à Barcelone qu'à Saragosse), la formaient, d'après ses propres dires, presque comme un novice. C'est ainsi que son enthousiasme pour la spiritualité d'Ignace de Loyola augmentait chaque jour.

Nous conservons quelques notes de l'époque qui reflètent le désir que sentait cette jeune universitaire de se dévouer au Seigneur.

« Dire oui à Dieu, à tout ce qu'Il voudra, et toujours par amour pur, parce que c'est sa volonté à Lui ; être totalement à Dieu sans rien réserver, pour toujours, rien que pour Lui plaire... ».

L'appel à se consacrer à Dieu, éprouvé lorsqu'elle avait quatorze ans, a mûri peu à peu et voici qu'elle voit clairement que Dieu la veut ignacienne.



En ces années universitaires à Saragosse, elle connaît les Esclaves du Sacré-Cœur qui ont un esprit ignacien et demande l'entrée dans leur Institut. Plusieurs de ses amies qui fréquentaient également les Esclaves, entraînées par son enthousiasme sont entrées dans l'Institut, mais pas María.

A quoi cela est-il dû? La jeune fille ne pouvait donner des raisons de logique humaine, mais ce qui est certain c'est qu'elle sent intérieurement que Dieu Notre Seigneur ne veut pas qu'elle soit Esclave. Son directeur spirituel ne la comprend pas et pense que son refus d'y entrer est dû à un attachement excessif à ses parents. Ce fut un moment de très vives souffrances pour elle.

Jusqu'ici elle a vécu avec illusion toutes les choses concernant Dieu. La prière et l'apostolat ont été une source continue de joie et de paix profondes. Mais voilà que soudain elle se voit engloutie dans une obscurité absolue. Elle ne voit rien, ne comprend rien, et tout lui semble dépourvu de sens. Ce fut un temps de désolation et de ténèbres. Ce fut une épreuve que Dieu a permise pour la faire grandir dans la foi et dans l'amour.

Face à l'étonnement de ses parents qui lui ont déjà accordé leur permission pour entrer chez les Esclaves, María ne parle pas du sujet, quoiqu'elle éprouve en elle-même, comme une force qui ne lui permet pas de douter du fait que le Seigneur la veut à Lui. Dans cette situation, l'immense tendresse qu'elle ressent pour ses parents devient très douloureuse pour la fille. On lit dans son journal une confession révélatrice : « *La vie familiale m'était extrêmement douce, mais elle n'était pas pour moi* ».

La décision ne fut pas facile à prendre et encore moins à mettre en pratique. Tout d'abord elle sortit définitivement de chez ses parents pour se couper de tous les liens humains et familiaux. À partir de ce moment-là, la préoccupation de toute sa vie sera de viser la volonté de Dieu et l'accomplir. Avec simplicité, sans dramatisme. Mais il n'aura plus d'obstacles extérieurs. María Félix a coupé les amarres...



III. PENDANT QUE LE CHEMIN S'ÉCLAIRE

LÉRIDA : L'EDUCATION DE LA JEUNESSE (1930-1934)

María a fini ses études à l'université et a obtenu sa licence qu'elle veut mettre au service de Dieu.

Le début de cette période coïncide avec un changement dans la situation politique de l'Espagne. Vers la fin de 1929, la prospérité des « heureuses années 20 » s'écroulait. La chute de la dictature de Primo de Rivera, en janvier 1930, ouvre la voie à la Seconde République. Le terrorisme et les grèves générales recommencent ; le gouvernement, le Parlement et le Sénat dictent des mesures anticléricales : enseignement laïc, enlèvement des crucifix des écoles...

María tremblait d'indignation face aux outrages qui se perpétuaient à cette époque de véritable persécution religieuse. Les incendies provoqués des églises et des couvents, et l'expulsion des jésuites l'ont vivement blessée. À travers les événements et les circonstances, Dieu va la préparer progressivement à mener son œuvre à bien.



A la grande satisfaction de ses parents, elle décide d'accepter le poste qu'on lui offre à Lérída comme auxiliaire de son ancien professeur de physique et chimie au Lycée d'Enseignement Secondaire de la ville.

Elle a pu se rendre compte, pendant ce temps, de l'immense influence qu'exerçait l'école sur l'éducation des enfants et des jeunes. Chaque professeur contribuait à mouler d'une certaine façon l'intelligence des garçons et d'autres avec son influence émouvaient leur cœur. Avec grand souci, elle voyait comment ces jeunes étaient éduqués totalement sans référence à Dieu, endoctrinés dans un athéisme pratique, sans en être vraiment conscients.

La réponse de María sera catégorique. D'abord avec son exemple. (A une occasion, la mère d'un de ses élèves, en la voyant ne put s'empêcher de s'exclamer : « Voilà une professeur! »). Puis d'une façon encore plus visible, en ouvrant une petite Académie ou École.

Lorsqu'elle écouta les premières rumeurs que la République allait interdire l'enseignement dans les centres dirigés par des religieux, elle s'est rendue compte du besoin de maintenir au moins quelque réduit pour la sauvegarde de l'enseignement de la doctrine chrétienne. C'est pour cela qu'après avoir consulté son directeur spirituel, le Père Juan Serrat, S.J., elle décide d'« ouvrir une Académie pour grandes filles ». La « Nouvelle Académie » qui naissait ainsi restera ouverte pendant trois années scolaires.

Ce fut une étape pénible, ces années de difficultés économiques. C'est peut-être pour cette raison que sa confiance en la Providence Divine brille avec plus de force. María répond avec un total abandon, face au manque de ressources matérielles, comme nous pouvons l'observer dans l'anecdote suivante tirée de son journal :

« Peu après l'installation de l'Académie, avant le début des classes, une facture de l'électricien arriva dont le montant était de cinquante pesetas. C'était une fortune pour moi ; il y a longtemps que je n'avais plus un seul sou. Je n'avais encore jamais vu une facture non payée, et je n'ai même pas pensé à en solliciter l'ajournement. J'ai pris la facture, et j'ai dit à l'ouvrier d'attendre un moment, et la facture en main, je suis



allée m'agenouiller devant un Christ qui présidait la salle de visites et j'ai dit au Seigneur :

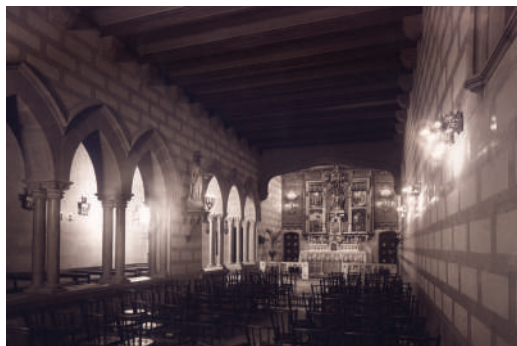
– Veuillez la payer vous-même, moi je ne peux pas...

À ce moment on est encore revenu sonner à la porte. C'était la fille de ménage d'une dame qui était venue inscrire sa fille. Elle m'apportait la somme d'une mensualité dans une enveloppe. Cinquante pesetas exactement. Je le donnai à l'ouvrier et je m'en allai donner un baiser au Christ ».

PREMIER SENTIMENT INTERNE DE « NOTRE VOCATION » (1932)

À cette époque Dieu fait sentir à María ce qu'elle a appelé la motion première de « notre vocation ».

C'était le 31 juillet 1932, fête de Saint Ignace de Loyola. Elle



Chapelle du Collège de la Sainte Famille à Lérida

assistait à une retraite que dirigeait le Père Serrat à la chapelle du Collège de la Sainte Famille. Le Père parla de Saint Ignace, de son œuvre et de la Providence de Dieu qui a suscité la fondation de la Compagnie de Jésus, précisément à une époque où l'Église en avait le plus besoin. Chaque fois qu'elle entendait parler de Saint

Ignace et des jésuites, elle ressentait une ferveur extraordinaire. A la fin de la causerie, elle resta un moment à la chapelle, près du Tabernacle pensant sortir un peu plus tard pour rejoindre ses amies. Là, d'après ses notes intimes :



« Je me suis sentie transportée, comme plongée dans la divine présence : comme si j'avais été transférée de ce monde à l'autre. Je sentais Dieu et je me sentais inondée de lumière et de joie. C'est en ce moment que dans mon âme s'imprima ceci : je vivrais moi aussi à la façon de la Compagnie de Jésus les Règles et Constitutions de Saint Ignace, et beaucoup de jeunes embrasseront ce mode de vie. Le Seigneur me l'assurait, me le promettait et transfusait en moi une certitude pleine de cela, plus grande que celle qui résulte de l'évidence.

Je sortis de la chapelle avec une grande paix, avec une grande quiétude. Et ce qui m'émerveilla le plus c'est que je ne me sentais pas du tout émerveillée. Cela me paraissait la chose la plus naturelle du monde, la plus évidente, la plus facile, une Compagnie de Jésus pour les femmes. Comme si toute la vie j'avais pensé de la sorte, comme si c'était une conviction universelle.

Je n'ai rien vu, ni rien écouté avec les sens corporels. C'était une vérité qui passait dans mon âme sans entrer par les portes des sens et qui s'emparait d'elle, subordonnant avec plein pouvoir, sans lutte ni répugnance, toutes les puissances ».

Bien qu'elle eût dès cet instant la certitude qu'elle réaliserait pleinement sa vocation ignacienne, un abîme s'interposait de là à la fondation d'une nouvelle Congrégation.

C'est vrai que quelques jeunes se joignaient à elle, mais son idée n'était pas celle de fonder une nouvelle Congrégation Religieuse ; en réalité ce que María désirait c'était de trouver un Institut féminin semblable à la Compagnie de Jésus.

PREMIÈRE COMPAGNE : CARMEN AIGE

À cette époque, à travers le Père Serrat, son directeur spirituel, elle fait la connaissance de Carmen Aige Corbella (1909-1989). Elle était une jeune femme de la bonne société de Lérida, et avait reçu l'éducation propre de sa classe sociale dans l'école que les religieuses de Jésus Marie dirigeaient à Tarragone. Elle avait une vaste culture, maîtrisait le



français et avait profité avec fruits des classes de dessin et de peinture ; mais elle n'envisageait pas en tirer aucun titre académique.

Malgré les apparences, il a suffi à María de la voir pour se rendre compte de la riche qualité humaine de sa personnalité. Elle la décrit dans ses notes ainsi :

« Elle était un diamant brut, serti dans une breloque mondaine : grave, digne, rectiligne jusqu'à la férocité, assise comme sur une roche, ferme en des principes catégoriques de droite morale ; tendrement pieuse, véhémence et passionnée sous des formes froides, rigides, soutenues par un orgueil inné, faite pour le commandement et la domination et prête à se briser avant qu'à se plier. Au dehors polie, élégante, serveuse convaincue du bon-ton par tempérament artistique et par dignité personnelle, puis maintenant le niveau social et des convenances sociales par éducation et calcul ».



Carmen Aige Corbella

Elle était sa première compagne. Unies par un même idéal, María trouva toujours en elle une collaboratrice fidèle, prudente et dynamique, en qui elle avait une totale confiance. Toutes les deux se complétaient et étaient mutuellement indispensables pour l'œuvre que le Seigneur voulait réaliser dans son Église.

LE VŒU DE 1934

L'année 1933-1934, Monseigneur l'Evêque leur accorda la permission d'avoir le Saint Sacrement à l'Académie. Pendant le mois de juillet, comme les années précédentes, María et Carmen se préparent



pour la fête de Saint Ignace avec entrain. En lisant sa vie, le Seigneur les inspira :

« Faire un vœu spécial qui nous attacherait davantage à notre Seigneur et qui nous obligerait à continuer sur le chemin entrepris... Nous précisâmes les points de notre vœu, bien que ce qu'en réalité nous désirions était de nous attacher pour toujours au service unique et exclusif de Dieu notre Seigneur, en suivant la Compagnie de Jésus en tout ».

Elles consultèrent le Père Serrat qui approuva leurs désirs, et décidèrent de faire le vœu le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge.

Elles ressentirent une grande joie quand elles découvrirent un peu plus tard, que ce même jour était la date du IV^e centenaire du vœu que Saint Ignace de Loyola et ses premiers compagnons firent à Montmartre (Paris). Elles ont toujours considéré cette coïncidence comme une grâce de Dieu et une confirmation de leur vocation.

Ce vœu fut renouvelé une année après l'autre, et de nouvelles compagnes s'y ajoutèrent progressivement : Victorina Jené, Monserrat Amigó, María Amor Sarret...

PRÉPARATION ACADÉMIQUE POUR L'APOSTOLAT (1934-1936)

La situation politique en Espagne était un peu plus calme. Lorsque María et Carmen ont su que les écoles de religieux pouvaient continuer d'ouvrir leurs portes, elles se sont rendu compte que l'Académie ne répondait pas à un besoin d'apostolat à Lérida. Toute leur vie tournait à ce moment-là autour d'une question :

Que voulait le Seigneur d'elles?

Et la réponse était claire :

« Il nous voulait à Lui ; il nous voulait ignaciennes. À ce propos nous n'avions aucun doute, de même nous n'avions aucun doute qu'il voulait que nous acquissions une bonne formation pour pouvoir travailler



dans ces milieux et parmi ces personnes dont les actes pourraient se répercuter en faveur ou contre l'Église Catholique ».

Mues par ce besoin d'une meilleure préparation académique en vue de l'apostolat, elles déménagèrent à Madrid en 1934 et s'inscrivirent à l'université centrale : Carmen, pour étudier La Philosophie et les Lettres et María pour y faire son doctorat.

Elles se confessaient chez le Père Enrique Herrera Oria, S.J. et elles faisaient partie de la Congrégation Mariale des Esclaves.

Elles y sont restées pendant deux années à peine. En juillet 1936, précisément le jour avant le Soulèvement National, María se rendit dans sa famille à Barcelone et suivant le conseil de son directeur spirituel, Carmen partit pour Lérida quelques jours avant.

LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE (1936-1939)

La guerre civile est une parenthèse forcée dans sa vie. Pendant le conflit, María a participé activement à l'aide aux prêtres persécutés à cause de leur foi. Risquant sa vie, elle distribuait la Communion aux personnes qui la sollicitaient, et elle donnait des classes dans l'Academia Lauria où, en plus de donner des cours aux élèves du second cycle de collèges religieux, les jésuites avaient créé un vrai centre d'opérations. Ils organisaient beaucoup d'activités apostoliques en pleine persécution religieuse, de façon à permettre aux fidèles de maintenir leur vie spirituelle à l'aide des sacrements.



Avec son frère Ángel

Au cours de ces années de profanation d'églises et de couvents, un grand amour pour l'Eucharistie s'accroissait en elle. Il y a dans son



journal une anecdote qui nous aide à mieux comprendre les sentiments de María en ces moments difficiles :

« Un jour les sirènes d'alarme sonnèrent. Je marchais dans la rue près de chez nous. Les bombes que l'aviation nationale lançait, tombaient juste à côté. Ma famille, effrayée, courait vers le refuge proche. Ils m'entraînèrent avec eux. Mais moi, dès que j'ai pu je m'échappai du refuge et je courus vers la maison chercher la Réserve du Saint Sacrement que je gardais dans un coffret à bijoux. Au cœur de l'épouvantable tremblement des bombes, je courrais dans la rue seule et angoissée ; mais quand je suis revenue au refuge avec le Très Saint Sacrement cachée contre mon cœur, je marchais le long de la même rue déserte, entre les mêmes détonations assourdissantes, avec une révérence et une joie infinies. Ce n'était pas que je pensais qu'Il me libérerait de la mort ; ce n'était pas non plus le sentiment qu'avec Lui la mort ne m'effrayait pas. Ma joie était de sauver mon Seigneur consacré dans le Saint Sacrement, du feu, des débris et des irrévérances ».



IV. VERS LA FONDATION DE LA COMPAGNIE

LA RECHERCHE DE « NOTRE VOCATION »

Une fois la guerre civile finie, ce petit groupe d'universitaires qui désiraient suivre la même vocation, se consolidait.

Le 15 août 1939, six jeunes renouvelèrent leur promesse de fidélité et demandèrent la grâce « *de rester fidèles à "notre vocation" pour la plus grande gloire de Dieu* ».

Cette même année, au mois de septembre, María ouvre l'Académie « Re-Vir-Cien » (Religion, Vertu et Science) à la Gran Vía de Barcelone. Là recevaient des cours les élèves de Terminale, ne pouvant être incorporées aux collèges de religieuses, à cause de l'âge.

Peu de temps après, María déménage à l'Académie qui se transforme en un lieu de réunion pour toutes ces jeunes.

Directement et aussi à travers les pères jésuites qu'elles



connaissaient, elles ont été mises au courant des différents mouvements apostoliques de spiritualité ignacienne, mais leur vocation ne s'ajustait à aucun. María écrit dans ses notes personnelles :

« Je ne sais pas si on pourra comprendre ceci, et si moi-même je serai capable de l'expliquer. Mais ce qui est certain c'est que nous cherchions notre Compagnie comme si elle existait déjà et de l'autre côté, inconsciemment... sans avoir la moindre pensée lointaine d'une fondation, nous voilà cherchant des compagnes pour fonder ».

Sachant qu'à Palma de Mallorca il y avait trois jeunes femmes désirant se donner à Notre Seigneur au moyen du travail en missions et vivant à la façon de la Compagnie, María et Carmen se sont rendues à l'île en avril 1940.

L'union n'était pas possible : en elles prévalait l'idéal missionnaire parmi les infidèles et en María c'était l'esprit ignacien qui la portait à servir le Christ dans l'Église « faisant le bien à tous, aux fidèles et infidèles, avec une amoureuse obéissance au Père Céleste »³. De l'esprit qui animait ces jeunes majorquines, naîtra la Compagnie Missionnaires du Sacré Cœur de Jésus.

DELIBERATIONS ET RETRAITE SPIRITUELLE (1939-1940)

Le Père Serrat qui les dirigeait spirituellement décida de faire part à son Supérieur de l'idéal et du but de María et ses compagnes, pour les orienter. Le Père Alfredo Mondría, Provincial de la Compagnie de Jésus à Aragon, leur fit connaître un institut français (La Société des Filles du Cœur de Marie, fondée en 1790 par le Père Clorivière, S.J. et Mlle de Cice), pour voir si leur vocation pouvait s'y réaliser.

Avec un véritable esprit ignacien, pendant deux semaines approximativement, ces jeunes se mirent à délibérer sur l'Institut français avec beaucoup de prière et de pénitence, sans parler entre elles et avec la disposition que si à quelque chose elles devaient s'incliner, c'était de

³ MARÍA FÉLIX, C.S., Const. de la Compagnie du Sauveur, Partie II, art. 2, n° 54



ne pas fonder, pour ainsi être plus sûres de ne pas se chercher elles-mêmes. Le 1^{er} juillet, fête du Précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, chacune donna son avis, que María recueille dans son journal :

« Les membres réunies ont dit qu'elles croyaient que la plus grande gloire de Dieu était de continuer par le chemin commencé, parce qu'elles ne croyaient pas que notre vocation fût celle de cette Société française ».

Elle a suggéré à ses compagnes d'y penser encore, mais elles ont à nouveau donné la même réponse.

Alors, le résultat de la délibération ayant été communiqué au Père Provincial, elles décidèrent toutes de faire le mois de Retraite Spirituelle pour mieux connaître la volonté de Dieu, quoique la situation économique les obligeât à les réduire à dix jours. Ils eurent lieu du 5 au 15 août de cette année 1940. Le jour de l'Assomption, 9 furent les jeunes qui se consacrèrent à Dieu de la même manière qu'elles l'avaient faite chaque année depuis 1934.

Comme fruit de cette Retraite Spirituelle María écrit dans ses notes intimes :

« Des vocations indécises se sont affirmées et confirmées. On a reçu une plus grande lumière et assurance dans la façon de servir Dieu par ce chemin par lequel Il nous appelle. Pour la première fois, un résumé de notre vocation a été fait... ».

PERMISSION DE VIVRE EN COMMUNAUTÉ (1940)

Le Père Provincial les a mises dans les mains de Monseigneur L'Evêque. Le siège épiscopal de Barcelone étant vacant à cause du martyre de son Evêque, l'Administrateur Apostolique du diocèse les reçut paternellement le 11 octobre 1940, à la festività de la Maternité Divine de Marie. Il autorisa leur style de vie et leur accorda la permission de vivre en communauté ; mais comme l'Académie ne réunissait pas les conditions, il leur dit de chercher « une villa avec jardin, avec de l'air et



du soleil ». Elles sont sorties très consolées, rendant grâce à Dieu : Les premiers pas canoniques de la Compagnie du Sauveur commençaient!

Très tôt elles ont trouvé une maison dans la rue Ganduxer 59, dans la zone commune de Bonanova, où elles déménagèrent le 4 Novembre. Dans cette première maison elles installèrent le Noviciat ainsi qu'une résidence universitaire.

PÈRE CÁNDIDO MAZÓN, S.J., ET MGR GREGORIO MODREGO



Rev. Père Cándido Mazón, S.J.

Par l'intermédiaire du Père Provincial, Dieu notre Seigneur leur a concédé un père, un conseiller et un maître : le Père Cándido Mazón Aula, S.J. (1900-1976)

Non seulement il aida la Mère Félix dans l'élaboration des Constitutions, mais aussi il les a toutes formées dans l'esprit et les habitudes propres d'une Congrégation qui voulait vivre pleinement le charisme de Saint Ignace de Loyola.

Grâce à sa sage et prudente intervention, nous avons les notes biographiques de la Mère, ainsi que les origines de notre Compagnie.

En 1943, le révérendissime Monseigneur Gregorio Modrego Casás, fut nommé évêque diocésain de Barcelone, à qui la Compagnie du Sauveur doit reconnaissance, vénération et amour perpétuels. Il suivit avec attention la préparation des Constitutions et la formation religieuse de ces femmes réunies, étant un vrai père pour elles.



Mgr Gregorio Modrego



La Mère Félix, dans sa reconnaissance et humilité, le désignait comme fondateur de la Compagnie, même dans quelques documents officiels.

APPROBATION CANONIQUE ET VŒUX DES PREMIÈRES RELIGIEUSES

Le Saint Siège approuva la Compagnie du Sauveur comme Congrégation Religieuse de droit diocésain par Décret en janvier 1952, année du XXXV^e Congrès Eucharistique International célébré à Barcelone.

Le 2 février de cette même année, les dix-sept premières religieuses ont fait la profession, pendant la Messe que le Monseigneur Modrego daigna célébrer dans la chapelle du Palais Épiscopal.



La Mère Félix reçoit la profession de la Mère Aige

L'élection du nom, « Compagnie du Sauveur », se fit aussi suivant rigoureusement la méthode ignacienne. C'était l'année 1942, après quelques jours de prière et de pénitence spéciale, elles ont écrit sur un billet le nom choisi par chacune. La Mère Félix eut la certitude – la même



chose qui arriva à Saint Ignace – que c'était Dieu notre Seigneur qui désirait ce nom pour sa Compagnie. Le 24 mai coïncida cette année-là avec la solennité de Pentecôte et la Mère écrivit dans son journal :



Rome, 25 juin 2000

« Une joie intense d'avoir déjà un nom et d'être appelée "Compagnie du Sauveur". C'est un nom de lumière et de douceur ; il englobe tous les mystères de l'amour de Dieu, tous les plans de notre Divin Capitaine, symbole de l'idéal divin, et je ne finirais jamais... Merci, Jésus, mon Sauveur ».

Le 25 mai 1986, Solennité de la Très Sainte Trinité, la Compagnie du Sauveur a obtenu du Saint Siège la grâce de l'approbation pontificale.

La rédaction des Constitutions de la Compagnie occupa toute la vie de la Mère. Âgée de 92 ans elle eut la satisfaction d'aller à Rome les remettre personnellement et recevoir la communion des mains du Saint Père Jean-Paul II, pendant la Messe de clôture du XLVII^e Congrès Eucharistique International, le 25 juin 2000.



V. FONDATIONS

Même avant d'obtenir l'approbation canonique tant souhaitée comme Institut Religieux, les jeunes femmes réunies autour de María qui habitaient dans la Maison Mère de Barcelone ouverte en 1940, se sont séparées pour ouvrir de nouvelles maisons. Elles accomplissaient ainsi la vocation universelle propre de la Compagnie, dont le seul but est la plus grande gloire de Dieu, partout dans le monde.

EN ESPAGNE

BARCELONE : La première maison de la Compagnie reflète très bien l'esprit ouvert et généreux de María Félix. En effet lorsqu'elle avait à peine les ressources nécessaires pour maintenir modestement ses premières compagnes, elle n'hésita pas à louer une belle villa rue Ganduxer 59, en plein quartier Bonanova, afin d'y installer là-bas le Noviciat et une Résidence Universitaire féminine, devenue en 1946 le premier « Colegio Mayor » universitaire de la ville, avec pour nom « Mater Salvatoris ». Actuellement, la Résidence se trouve dans la rue Emancipation.



Pendant quelques années, malgré maintes difficultés matérielles et humaines, la Compagnie du Sauveur s'est chargée d'une œuvre de profond caractère social : les Écoles de Grâce, situées dans un des quartiers les plus populaires de Barcelone. On y donnait des cours d'Enseignement Élémentaire aux filles de la zone, et chaque



Résidence universitaire à Barcelone

dimanche après-midi on organisait une féconde école dominicale pour la formation chrétienne des jeunes femmes ouvrières. Le Catéchisme et les conférences se complétaient avec de nombreuses activités, comme la mise en scène de pièces de théâtre destinées à des œuvres de bienfaisance, auxquelles assistaient les familles des jeunes femmes.

MADRID : La Maison de Madrid s'ouvrit en 1946, initialement comme Résidence Universitaire. Elle était située dans le parc Métropolitain, rue Sierra 5. En 1945 elle commença à fonctionner comme Collège



Collège Mater Salvatoris à Madrid

d'enseignement et en 1965, ayant augmenté le nombre d'élèves, le collège fut transféré à la banlieue de Madrid, à Aravaca.

Le Collège de Madrid, tel que nous le connaissons aujourd'hui fut pensé par la Mère Félix. Ayant de l'avance



sur son temps, elle conçut un projet ambitieux avec différents pavillons, s'inspirant des « collèges » américains, qu'elle avait connus lors de son séjour aux États-Unis. Quand on ne connaissait pas encore ce genre de centre en Espagne – tous les instituts et écoles étaient de grands bâtiments en plein milieu des villes – la Mère Félix opta pour le transfert du collège dans la banlieue, où les filles pourraient jouir d'air pur et des grands espaces.



Rosalar, Maison de Formation et Généralice

En 1967, le Noviciat de la Compagnie du Sauveur fut transféré aussi à Aravaca. La Maison du « Rosalar » située dans la rue Tapia de Casariego, à côté du collège, devient désormais Maison de Formation et Maison Généralice.

En 1996 la Résidence Universitaire « Mater Salvatoris » de Madrid a été inaugurée, elle était déjà incluse dans le projet initial.

LÉRIDA : Le collège de Lérida a été ouvert sous la demande de plusieurs familles de la ville qui désiraient voir leurs filles élevées sous le guide de María Félix dont la réputation de grande pédagogue n'était pas éteinte malgré le temps écoulé depuis ses premières classes à l'Institut du second cycle de la ville dans les années 30. Ayant obtenu la permission de Monseigneur l'Évêque, le collège fut ouvert à la Place de Ricardo Viñes. Quelques années plus tard, en 1969 il sera transféré à Plá de Monsó, dans la banlieue de la ville. Le projet du collège de Lérida (différents pavillons séparés par de larges espaces verts) fut aussi pensé par la Mère María Félix.



Collège Mater Salvatoris à Lérida

Ce premier collège « Mater Salvatoris » portait l'empreinte de sa fondatrice. Un des détails les plus significatifs qui montrent la portée des idées de la Mère, fut la décision de réaliser une intégration de toutes les élèves dans une école traditionnelle sans tenir compte de leur provenance sociale.

MOTA DEL MARQUÉS, VALLADOLID : La Maison de Mota del Marqués est celle qui a le plus changé depuis ses origines. En 1954, quand la Mère l'a acquise pour y installer le noviciat, les jeunes novices l'ont baptisée avec le nom de : « Palais des souris ». La maison tombait en ruine. Avec une grande illusion et les poches vides, les Mères Félix et Carmen Aige commencèrent à travailler avec ténacité pour donner les conditions requises à la vieille maison et y faire un Collège et une petite École Apostolique, en plus du noviciat qui fut transféré à Madrid en 1967. La Maison est alors devenue École-foyer, jusqu'à ce qu'en 1995, avec la permission de Monseigneur l'Évêque, elle a été destinée à être Maison de Spiritualité.



Maison de Spiritualité à Mota del Marqués



EN AMÉRIQUE

Mais le Seigneur voulait que la Compagnie du Sauveur s'étendît au-delà des frontières de l'Espagne. S.S. Pie XII fit un appel à tous les religieux espagnols pour évangéliser l'Amérique du Sud. C'était une occasion unique de montrer la fidélité à la promesse spéciale d'obéissance au Saint Père qu'aujourd'hui font toutes les religieuses de la Compagnie sous la forme de vœu. Le Pays choisi fut le Venezuela, sans doute parce que le Père Mazón qui avait suivi la Compagnie de près, y avait été destiné comme Provincial.

VENEZUELA

Les jeunes professes (religieuses de profession temporaire) rêvaient de missions en Amérique, en Russie Communiste, dans le monde entier...



Collège Mater Salvatoris à Caracas

Le 22 août 1957, à la festività du Cœur Immaculé de Marie, les Mères María Félix et Carmen Aige ont foulé la terre américaine, pour la première fois. C'était les premiers pas de la Compagnie du Sauveur missionnaire.

CARACAS : Peu après, les religieuses de la Compagnie destinées à la fondation arrivaient à Caracas, capital du Venezuela, avec l'intention de prendre soin de ceux qui en avaient le plus besoin. Le désir de porter



Jésus-Christ là où on pouvait palper une plus grande pauvreté matérielle était une véritable nécessité pour ces jeunes missionnaires.

Mais arrivées dans la ville, Monseigneur l'Archevêque leur indiqua une autre tâche très différente : « Ouvrez le meilleur collège de la ville », leur a-t-il dit, leur indiquant en plus un emplacement très concret : la zone résidentielle de Las Mercedes. Il n'existait aucune école catholique dans cette zone et beaucoup de familles chrétiennes amenaient leurs enfants dans un collège protestant qu'il y avait dans le centre urbain. Les effets d'une éducation éloignée de la vie de l'Église commençaient à se sentir et Monseigneur l'Archevêque chargea la Compagnie de la formation et du soin de ces filles et de ces jeunes dont personne ne s'occupait.

La Mère Félix, malgré le manque de ressources économiques, n'a point lésiné sur le coût, faisant confiance à la Divine Providence ; et c'est ainsi que le Collège « Mater Salvatoris » de Caracas a été ouvert.

Pourtant son souci envers les plus défavorisés se concrétisa pendant plusieurs années par la collaboration dans des œuvres à visée sociale telles que les « Écoles de Foi et Joie », où les religieuses de la Compagnie du Sauveur donnaient des cours aux enfants issus de familles pauvres et milieux marginaux.



La Compagnie du Sauveur missionnaire



D'autre part, à la demande des Préfets Ordinaires respectifs, la Compagnie a ouvert les Maisons de Tamare (État de Zulia au Venezuela) et Cerro Chato (Uruguay). À Tamare elles s'occupaient de l'instruction des enfants des travailleurs de la zone pétrolière. Aux deux endroits elles enseignaient le catéchisme aux petits et grands, en les aidant à élever leur niveau culturel et chrétien, brûlant du zèle qui enflammait Saint François Xavier.



Collège Mater Salvatoris à Maracaibo

MARACAIBO : La fondation de cette Maison a également son origine dans l'obéissance aux Pasteurs de l'Église. En 1966, Monseigneur Domingo Roa, Archevêque de Maracaibo, a prié les religieuses de la Compagnie à Tamare de se charger du Collège que les Ursulines laissaient, même si la Maison qu'elles aimaient tellement à Tamare devait se fermer. C'est ainsi que l'année scolaire 1966-67, elles commencèrent avec entrain et effort la formation propre des Collèges « Mater Salvatoris ».

LES ÉTATS UNIS

La fondation aux États Unis, en 1961, est le fruit d'une qualité propre de notre Mère : la générosité.

La Mère rencontra à l'aéroport de Caracas un prêtre qu'elle ne connaissait pas et qui apparemment attendait en vain que quelqu'un vînt le chercher. Elle s'est approchée et lui a offert voiture et logement au collège. Ce prêtre n'était autre que le Père Peyton, C.S.C., qui arrivait pour y préparer sa première « croisade de chapelet » dans le pays. À



Maison à Bridgeport (EEUU)

partir de ce moment-là une grande amitié s'est nouée entre le Père Peyton et la Compagnie du Sauveur et par son intermédiaire, l'Evêque de Bridgeport dans l'état de Connecticut, a admis les religieuses de la Compagnie pour travailler dans une école paroissiale à l'éducation des portoricains et des noirs.

SAINT JEAN DE PUERTO RICO

La dernière fondation de la Compagnie du Sauveur fut la Maison de St Jean de Puerto Rico, ouverte en 1975 par la Supérieure Générale la Mère Carmen Aige Corbella. À présent, le collège « Mater Salvatoris » de l'île comprend les niveaux d'École Maternelle ainsi qu'une École Élémentaire.



Collège Mater Salvatoris à Saint Jean de Puerto



VI. AMOUR EN ŒUVRES ET PAROLES

De cette façon, la Compagnie du Sauveur s'étendait afin de travailler pour la gloire de Dieu « entre fidèles et infidèles », tel que disent ses Constitutions.

Les Collèges « Mater Salvatoris », considérés comme des centres où la formation humaine et académique est un moyen pour préparer les semailles de la semence chrétienne chez les élèves ont bientôt compté sur des Congrégations Mariales, où les jeunes qui le désirent, vivent avec joie et fidélité la suite du Christ, selon la spiritualité ignacienne.

La Mère Félix portait dans son cœur le souci de former des jeunes qui fonderont des familles réellement chrétiennes. Elle se réjouissait énormément en voyant les jeunes heureux après les Retraites Spirituelles ou après un pèlerinage, et se plaisait de les voir avec l'espoir de vivre la vie chrétienne dans leurs études, dans leur entourage professionnel et personnel, et leur désir de vivre des fiançailles limpides et un mariage saint...



Elle aimait d'une façon particulière les prêtres. Son souci pour qu'ils fussent bien accueillis n'était pas le fruit d'une spéciale délicatesse humaine, mais plutôt d'une vision profondément surnaturelle de leur ministère : la Mère reconnaissait en eux la personne du Christ, d'où sa délicatesse et ses prévenances continues envers eux.



Madrid, mai 1999

Mais, y a-t-il quelqu'un que la Mère n'aimait pas? Sans doute son cœur était grand, très grand, et tous ceux qui l'ont connue peuvent en témoigner. Un propos assez répété, même de façon occasionnelle, dans le milieu des personnes qui la fréquentaient est à ce sujet très significatif : « elle m'aimait d'une façon spéciale... ». Un prêtre a dit d'elle avec beaucoup de conviction qu'elle était une transparence de Dieu. Et c'est vrai que cette qualité de l'amour de Dieu toujours personnelle et de prédilection, on la trouvait chez notre Mère d'une façon très simple, comme elle était, elle.

Jamais elle n'a voulu un traitement spécial, ni jamais permis à ses religieuses de lui donner le titre de fondatrice. Elle n'a consenti à aucune distinction ni par rapport à ses charges (elle fut Supérieure Générale pendant 19 ans et l'âme de la Congrégation toute sa vie, elle a également



exercé les charges de Vicairé Générale, Supérieure Locale et Maîtresse de Novices), ni par rapport à son âge ou sa santé.

Chez elle ce qui a été écrit à propos de Saint Ignace de Loyola se réalise de façon surprenante quand on considère son extraordinaire force d'esprit au milieu des difficultés et de la maladie : « *Il ne lui manquait pas les forces nécessaires pour le gouvernement de la Compagnie. Sa volonté et sa force d'esprit, unies à d'autres dons naturels et de grâce ont suppléé largement à sa santé fragile. On connaît bien la phrase qui circulait entre les Pères de la maison de Rome, quand Saint Ignace était malade : "Prions le Seigneur qu'une tâche ardue soit offerte, car aussitôt notre Père se lèvera du lit et sera en bonne santé"* »⁴.

La Mère María Félix qui mourut comme Vicairé Générale, passa les dernières années de sa vie « vivant cachée avec le Christ en Dieu »⁵, sans manquer de transmettre à ses filles le charisme qu'elle avait reçu de Dieu notre Seigneur et auquel elle avait été fidèle toute sa vie.

⁴ ALDAMA, Antonio M^a de, S.J., Commentaire sur la IX partie des Constitutions : le Général de la Compagnie de Jésus. Sa personne, son gouvernement. CIS, Rome 1982, p. 56

⁵ Col 3,3



VII. SAINTE MORT ET MANIFESTATIONS DE VÉNÉRATIONS

Sa mort, comme sa vie, fut simple, on pourrait presque dire qu'elle est partie sur la pointe des pieds... La Mère María Félix ne voulait pas déranger. Pour toutes ses filles de la maison de Madrid, ce fut un grand réconfort de prier près d'elle les derniers instants de sa vie et de la voir recevoir les derniers sacrements.

Ce 12 janvier 2001 est resté gravé dans nos cœurs. À la douleur humaine et naturelle causée par la perte d'une mère tant aimée, se mêlait une profonde joie surnaturelle. Des centaines de personnes de divers âges – enfants et jeunes, hommes et femmes, des familles entières – se sont



Cimetière de la Compagnie du Sauveur



rassemblées pour veiller son corps jusque tard dans la nuit. Spontanément les prêtres et les fidèles se recommandaient à elle et il y en avait de très nombreux qui passaient des médailles et des chapelets sur son corps. On pouvait le sentir dans l'ambiance et même on



Inhumation de la Mère María Félix

écoutait dire à haute voix qu'on assistait aux funérailles d'une sainte. Beaucoup de personnes s'approchaient des religieuses pour connaître la vie de la Mère. On a tout de suite reçu des nouvelles de cas difficiles qu'on a confiés à son intercession ainsi que de certaines faveurs obtenues.



Messe funérailles célébrée à Madrid

Le 22 janvier 2001 les funérailles de la Mère María Félix ont été célébrées à la Paroisse de Sainte Marie de Canaan, à Pozuelo de Alarcón, Madrid. L'Eucharistie a été présidée par le Cardinal Archevêque de Madrid Mgr Antonio María Rouco Varela et concélébrée par l'Évêque de Córdoba Mgr Francisco Javier Martínez, ainsi que par de nombreux prêtres qui ont voulu s'unir à la prière pour l'éternel repos de son âme.

La proximité de nos Pasteurs, qui paternellement ont présidé les funérailles dans les diocèses où la Compagnie



a des maisons, fut un très grand réconfort pour toutes ses filles. Elles y ont vu une reconnaissance du charisme d'obéissance, d'adhésion et d'amour à l'Église, que Dieu confia à la Mère et qu'elle sut nous transmettre avec son exemple.

Dans l'attente de la résurrection des morts, ses restes reposent au cimetière de la Compagnie du Sauveur, à la Maison de Mota del Marqués. Peu de jours avant sa mort, elle avait visité le chantier de ce cimetière et en avait pressé la finition comme si elle prévoyait l'heure de partir pour être avec le Christ.

La manifestation spontanée de vénération envers la Mère fut également une raison de réjouissance pour nous ses filles qui, d'une certaine façon, nous sentions orphelines, bien que nous ayons la ferme conviction qu'elle continuera du ciel d'aider la Compagnie et chacune de nous avec la même délicatesse et force avec laquelle elle a toujours agi, pour que comme elle, nous cherchions toujours et en tout la plus grande gloire de Dieu.

PRIÈRE

pour la dévotion privée

Père de miséricorde, Ton Fils Notre Sauveur t'a glorifié en accomplissant ta volonté amoureusement jusqu'au bout. Toi, qui a suscité chez ta fille Marie Félix le désir ardent de te glorifier et de suivre le Christ de près et de coopérer ainsi au salut du monde par la Compagnie du Sauveur qu'elle a fondée. Veuille nous accorder par son intercession la grâce que nous te demandons, pour que l'Église, qu'elle a aimée passionnément comme l'Épouse du Christ, l'élève à l'honneur des autels pour ta plus grande gloire. Amen.

Notre Père, Je Vous salue Marie et Gloire

Conformément aux décrets du Pape Urbain VIII, en rien on ne prétend prévenir le jugement de l'Église.



CHRONOLOGIE

- 1907 25 août : Naissance à Albelda (Huesca).
- 1922 Semaine Sainte : premiers Exercices Spirituels. Elle sent l'appel à la vie consacrée.
- 1930 Licence en Sciences Chimiques (Saragosse).
- 1932 Elle ouvre la « Nouvelle Académie » à Lérida.
31 juillet : premier sentiment interne de sa vocation spécifique.
- 1934 15 août : María Félix et Carmen Aige font un vœu privé de s'engager au service de Dieu selon l'esprit de Saint Ignace de Loyola.
- 1939 Elle ouvre à Barcelone l'Académie « Re-Vir-Cien ».
- 1940 15 août : après dix jours d'exercices spirituels où sa vocation se raffermi, elle renouvelle ses vœux avec huit autres compagnes.
- 11 octobre : l'Administrateur Apostolique de Barcelone leur accorde la permission de vivre en communauté.
- Elle ouvre la Résidence Universitaire « Bonanova ».



- 1944 12 juin : Mgr Modrégo érige la Pieuse Union Compagnie du Sauveur.
- 31 juillet : Elle fait de façon privée, la profession temporaire, avec quelques unes de ses premières compagnes.
- 1946 Fondation à Madrid.
- La Résidence « Bonanova » devient Collège Universitaire sous le nom de Mater Salvatoris.
- 1948 Fondation du Collège Mater Salvatoris à Lérída.
- 1952 La Compagnie du Sauveur est érigée en Congrégation Religieuse de Droit Diocésain.
- Elle est élue Supérieure Générale de la Compagnie, puis réélue jusqu'à 1971.
- 2 février : elle fait la profession perpétuelle.
- 1954 Fondation du Collège Mater Salvatoris à Madrid.
- Fondation de la Maison de Mota del Marqués, Valladolid.
- 1957 2 février : elle fait la promesse d'obéissance spéciale au Souverain Pontife.
- 1958 Fondation du Collège Mater Salvatoris à Caracas (Venezuela).
- 1961 Fondation à Bridgeport, Conneticut (EEUU).
- 1965 Elle souffre d'une embolie cérébrale.
- 1966 Fondation du Collège Mater Salvatoris à Maracaibo (Venezuela).
- 1970 La Maison Généralice est transférée à Aravaca, Madrid. C'est là où elle habitera jusqu'à sa mort.



- 1975 Fondation du Collège Mater Salvatoris à Saint Jean de Puerto Rico.
- 1986 25 mai : La Compagnie du Sauveur est érigée en Institut de Droit Pontifical.
- 1996 Inauguration de la Residence Universitaire Mater Salvatoris de Madrid.
- 2001 12 janvier : Elle meurt saintement à Madrid.

A.M.D.G.



INDEX

COMPAGNIE DU SAUVEUR	9
MÈRE MARÍA FÉLIX TORRES	13
I. Naissance et enfance	13
II. Adolescence et jeunesse	17
III. Pendant que le chemin s'éclaire	23
IV. Vers la fondation de la Compagnie	31
V. Fondations	37
VI. Amour en œuvres et paroles	45
VII. Sainte mort et manifestations de vénération	49
CHRONOLOGIE	53

